

Une exposition Gérard Philipe

Le Prince ROUGE

Comédien de théâtre engagé et vedette de cinéma, il est devenu un mythe après sa mort. A Gérard Philipe, la Bibliothèque nationale de France consacre une grande exposition avec plus de 400 pièces inédites. Sa partenaire du « Diable au corps », Micheline Presle, et son camarade du TNP, Philippe Noiret, l'ont visitée pour « le Nouvel Observateur »

● par Noëlle Giret*

A sa mort, en 1959, à l'âge de 37 ans, les gens de sa génération perdent un porte-parole, un frère, un complice. A travers les films qu'il a interprétés, ses choix d'un théâtre militant, ses aspirations à une culture populaire et ses engagements politiques, Gérard Philipe a représenté les espoirs, les questions, les élans, les rébellions de jeunes gens qui ont eu 20 ans pendant la guerre. Aucun acteur après lui n'aura droit à la une de la presse, prise dans sa totalité, des quotidiens aux revues politiques, des journaux littéraires et organes du spectacle aux magazines grand public. Fidèle reflet du parcours d'un être dont le métier de comédien et la vie d'homme marchèrent du même pas, et qui tenta de donner une cohérence à ses choix.

La presse internationale n'est pas en reste et témoigne de la stupeur que provoque la mort brutale d'un homme jeune, disparu en pleine gloire. De Moscou à Pékin, de Tokyo à Rio, le

public pleure Fanfan, le héros séducteur et moqueur, l'ambassadeur avec le TNP de la culture française, le voyageur infatigable qui, avec sa femme Anne, s'immerge dans la culture des pays qu'ils visitent. Sa mort est pleurée dans le monde entier par tous ceux qui ont « la tête pour les rêves et un cœur pour aimer ».

De décennie en décennie, les anniversaires de sa mort se sont succédé avec une ferveur intacte. La génération dont Gérard Philipe a incarné le rêve a su la transmettre aux suivantes. Les souvenirs sont encore vifs dans la mémoire des témoins, compagnons de route ou admirateurs. De jeunes comédiens revendiquent l'héritage et attribuent à Gérard Philipe l'origine de leur vocation.

En 2003, quarante-quatre ans après la mort de Gérard Philipe, une exposition lui est consacrée, peu soucieuse d'anniversaire – le compte n'est pas rond –, et se pose la question : quel accueil lui sera-t-il réservé ? Et quelles

Rue des Archives

http://gérardphilipe.com/



Né à Cannes en 1922, Gérard Philipe est apparu en scène pour la première fois en 1943 dans « Sodome et Gomorrhe ». En 1951, il participe au Festival d'Avignon créé par Jean Vilar et y interprète « le Cid », de Corneille, et « le Prince de Hombourg », de Kleist. Parmi les trente films dans lesquels il a joué, « Fanfan la Tulipe », de Christian-Jaque, en fait une vedette internationale. Il a réalisé en 1956 son premier film, « les Aventures de Till l'Espiegle ». Il est mort le 25 novembre 1959, à Paris, d'un cancer du foie.

Le Nouvel Observateur n° 2031 - 9-15 octobre 2003

« Gérard, c'était de l'hélium ! »

● par **Micheline Presle**

J'ai découvert Gérard Philippe à Cannes, en 1942, dans « Une grande fille toute simple », d'André Roussin. Je ne saurais analyser précisément ce que j'ai ressenti, mais j'avais alors perçu, en le regardant jouer, une flamme, une intensité, une intégrité incomparables. Il avait un regard extraordinaire. Et ce sourire tout à la fois

sement pour chaque scène, chacun à notre façon. Gérard réfléchissait beaucoup à son rôle, mais il ne faisait pas partie de ces acteurs qui se concentrent pendant des heures. Il était intense, et léger. Et très



carassier et charmeur que je redécouvre là, sur ces photographies, et qu'il aurait gardé, j'en suis sûre, en vieillissant. A l'époque, j'avais tout pouvoir sur le choix des sujets et de mes partenaires. Et, lorsqu'on me propose de tourner « Le Diable au corps », je dis oui d'emblée, mais j'exige Gérard Philippe ! Le producteur avait évoqué un certain nombre d'autres jeunes acteurs, d'ailleurs très bons, mais pour moi, François, c'était Gérard Philippe. Pendant le tournage du « Diable au corps », je me souviens d'une atmosphère très heureuse. Bien sûr, nous nous préparions sérieu-

blagueur. Autant-Lara trouvait qu'il avait les oreilles décollées. Aussi, lors des essais préparatoires, il lui avait fait mettre du collodion derrière le lobe de chaque oreille pour les plaquer un peu plus le long du visage. Le jour où Autant-Lara a crié « moteur ! », Gérard, avec son air ingénu – je me souviens très bien du léger bruit que ça a fait –, a décollé ses oreilles ! J'ai souri : ça, c'était vraiment lui. Pour ce film, Gérard et moi avons obtenu les victoires du cinéma. Nous avons encore tourné ensemble « Tous les chemins mènent à Rome », sur un scénario de Jacques Sigurd.



Il y jouait un jeune instituteur. Il portait de petites lunettes cerclées et s'était éclairci les cheveux. J'incarnais une grande star du cinéma. Gérard aurait aimé mettre en scène ce film lui-même, mais le producteur nous a imposé Jean Boyer en disant que Gérard superviserait l'affaire. Bien sûr ça n'a pas collé, et ce film n'est pas un chef-d'œuvre. Ensuite je suis partie aux Etats-Unis. Si j'étais restée en France, je pense que nous aurions fait d'autres films ensemble, avec la belle équipe du « Diable au corps » : Claude Autant-Lara, Jean Aurenche et Pierre Bost. Puisque, à l'époque, je faisais ce que je voulais, j'avais évoqué mon désir de tourner « Le Rouge et le Noir », où je voulais jouer Mathilde de La Mole, « les Liaisons dangereuses » et « Madame Bovary ». Mais on ne refait pas l'histoire.

A mon retour en France, j'ai revu Gérard Philippe dans « le Prince de Hombourg » à Chaillot. Il était extraordinaire, il avait plus qu'une présence : une aura, une flamme. Il était intense et léger. C'était de l'hélium.

Propos recueillis par Odile Quirot

traces subsistent de cette présence que l'on jugea unique ?

LE COMÉDIEN DE THÉÂTRE

Aucun spectacle ne fut jamais filmé. Gérard Philippe appartient à une époque où le théâtre revendique haut et fort son caractère éphémère et admet mal qu'une représentation filmée puisse prétendre témoigner à elle seule de la somme des moments de beauté et d'intensité que peuvent réserver les autres. « Le Cid », « le Prince de Hombourg », « Lorenzaccio », « Nuclea », « la Nouvelle Mandragore », « Ruy

Blas », « les Caprices de Marianne » et « On ne badine pas avec l'amour » ne furent jamais captés par la caméra. Les rares images filmées qui subsistent et les commentaires exaltés des critiques nous laissent au bord du chemin, désespérément envieux des spectateurs qui, dans la nuit d'Avignon, à Chaillot, en banlieue parisienne ou en province, vécurent des instants uniques de grâce et de bonheur.

A nous, archéologues des années 1950, d'explorer la masse de photographies qui subsistent, uniques témoins de la beauté habitée de Gérard Philippe, de sa lumineuse présence sur scène. Nous n'étions pas à Avignon, mais l'ob-

jectif d'Agnès Varda nous restitue à coup sûr la jeunesse du Cid, le romantisme de Hombourg, la beauté inquiétante de Lorenzaccio. Les enregistrements sonores nous rendent les couleurs de cette voix, qui excelle à redonner de leur vigueur aux vers de Corneille, à apporter la simplicité aux débordements hugoliens ou à chanter Musset.

L'ACTEUR DE CINÉMA

Gérard Philippe fut l'interprète de trente films. Et pour qui ne le connaît pas, ils constituent une première approche de son art. Son

« Je restais en coulisses pour l'écouter... »

● par **Philippe Noiret**

Je suis entré au TNP en 1953. J'avais 23 ans. C'était la concrétisation du rêve que nous avions tous dans le cours (l'EPJD, Education par le Jeu dramatique) où j'apprenais le métier. C'est Gérard Philippe, lors d'une audition à Chaillot, qui m'avait choisi : il cherchait ce jour-là des hommes du peuple pour « la Mort de Danton », de Büchner.

Je ne m'en veux pas de céder à la nostalgie, ce plaisir douloureux, en visitant cette exposition. Car je mesure combien, auprès de Jean Vilar et Gérard Philippe, à la création du « Cid » et de « Hombourg », j'ai vécu un moment miraculeux. Personne, sauf ceux qui en étaient, ne peut comprendre ce que cette aventure a représenté, c'est-à-dire l'adéquation évidente entre le travail de Vilar sur les textes et le jeu si particulier de cet acteur de génie.

Comment expliquer en effet ce qu'était Gérard en scène à ceux qui ne le connaissent que par le cinéma ? Sa seule apparition vous retournait les tripes. Le mot grâce ne suffit pas. Il était au-delà de toutes les conventions. Il jouait juste mais il parlait parfois faux. D'ailleurs, il chantait plus qu'il ne parlait. Ce qui se dégageait de tout son corps était une émotion foudroyante. J'ai joué sept ans à ses côtés, et notamment, en 1958, le duc Alexandre dans « Lorenzaccio », eh bien, au lieu d'aller au foyer après mes scènes, je restais en coulisses pour l'écouter, le regarder, profiter de lui. Même à la cinquantième représentation, je ne m'habituais pas à ce génie-là. Rien que de caresser aujourd'hui, à la Bibliothèque nationale, les costumes de théâtre que Gérard portait, ces beaux costumes de velours dans lesquels on s'est empoignés, embrassés, me



donne la chair de poule. J'avais oublié qu'il avait la taille si fine, une taille d'adolescent...

Il est également impossible de faire saisir aux jeunes générations ce qu'a été le charisme de Gérard Philippe. Ce n'était pas seulement, en France et à

l'étranger, la vedette la plus populaire, la plus adulée, la plus admirée, c'était en plus quelqu'un qui avait fait le choix radical de la troupe de Vilar et d'une conception très rigoureuse, pour ne pas dire sévère, du travail d'acteur. Il n'y a plus jamais eu d'équivalent depuis sa mort. Sans compter l'engagement politique et syndical, qui rendait encore plus palpables la généro-

sité et le courage du personnage, son souci d'être un homme parmi les autres hommes. Dans la troupe, c'était le plus délicieux et drôle des camarades – ceux qui ont joué au foot avec lui sur l'herbe d'Avignon ou participé à un match de rugby dans les couloirs du wagon-lit qui nous emmenait à Moscou savent de quoi je parle...

Inconsciemment, si j'ai laissé passer trente-quatre années avant de refaire du théâtre, c'est que j'ai été trop marqué par le TNP, trop orphelin de Vilar, qui a été l'homme le plus important de ma vie, et de Gérard, qui m'a ébloui à jamais. Les spectacles de Chaillot et d'Avignon m'ont mis en état de lévitation. Il faut du temps pour toucher terre à nouveau. A la maison, j'ai fait encadrer une note de service adressée par Vilar à ma femme, Monique Chaumette : « Tu ne laisseras rien ; peut-être dans le cœur de quelques-uns l'exemple de l'honnêteté. » Cet exemple, c'est aussi ce que nous laisse Gérard Philippe.

Propos recueillis par Jérôme Garcin

la sorte une dimension poétique de l'interprétation, il place entre lui et ses rôles une marge où se glisse une rêverie du personnage sur lui-même, sur ce qui lui est donné de vivre, et, conjointement, la part du comédien dans l'émergence de cette rêverie. Ainsi pratique-t-il d'instinct une sorte d'effet d'éloignement.

On ne saurait trop conseiller de profiter de l'opportunité de revoir bientôt en salle l'ensemble des films qu'il interpréta. Dans les années 1950, le cinéma ignore qu'il peut être un des avatars de la télévision. Ses auteurs, réalisateurs, scénaristes, décorateurs, directeurs de la photographie, comédiens écrivent un film

pour un public réuni dans une salle obscure, communiant dans le silence dès que le générique s'inscrit sur le grand écran. Rien n'égale une projection en salle pour restituer la splendeur des noir et blanc, portée jusqu'aux confins de l'invisible, que nous offrent « la Chartreuse de Parme » et « Une si jolie petite plage », rendre justice à la subtilité et à l'immatérialité des décors du « Rouge et le Noir ». Et c'est sur grand écran que le jeu révélé de Gérard Philippe prend toute sa dimension.

En accord avec ses choix de militant au sein du mouvement pacifiste, sa filmographie ne compte aucun sujet prônant la violence.

« Arrête de te prendre pour Gérard Philipe ! »

● par Philippe Caubère

J'ai découvert Gérard Philipe sur un album de photographies d'Agnès Varda que ma mère, consternée par ma passion pour Johnny Hallyday, m'avait offert. J'avais 14 ans. D'emblée, j'ai été fasciné par l'image de cet archange, et j'ai pensé : je lui ressemble. Avant de découvrir avec horreur que mon nez remontait là où celui de Gérard Philipe était fin, aquilin. Tous les jours j'ap-



Richard Buhret, « La Provence »



A. Varda - Egozone

puyais un peu sur le bout du mien, dans l'espoir d'atténuer cette différence. Et je me plongeais des heures dans la lecture du « Cid ». Pour l'anniversaire de mon père, je me suis déguisé en Gérard Philipe, avec une ample chemise blanche, des bottes d'égoûtier, et j'ai dit les Stances du « Cid ». Un numéro où je fus naturellement très applaudi, et que j'ai repris pendant toute mon adolescence. Si j'idolâtrais Gérard Philipe, c'est aussi, je dois l'avouer, parce qu'il incarnait tout à la fois un rêve de parfaite réussite et le destin d'un être qui avait su rester totalement pur. Lorsque je suis entré dans un cours de

Soleil, où Ariane Mnouchkine ne cessait de me répéter : « Arrête de te prendre pour Gérard Philipe, tu es un acteur comique. » Ariane, malgré tout ce qu'elle

théâtre à Aix-en-Provence, j'ai soudain découvert un autre clone de Gérard Philipe : Bruno Raffaelli. Lui, son fantasme, c'était la voix de Gérard Philipe, qu'il me faisait écouter pendant des heures. Cette voix un peu hystérique, hantée par une fièvre, une trepidation, un sens de la déclamation en rupture avec l'idée de la tragédie telle qu'on la jouait désormais. En écoutant cette voix, je présentais l'envoûtement, l'émotion érotique que Gérard Philipe dégageait en scène. Bref, il était pour moi l'acteur romantique et tragique par excellence, et je m'essayais encore à lui ressembler lorsque je suis entré au Théâtre du

pouvait me dire, était très influencée par l'aventure du TNP et de Gérard Philipe. Dans « 1789 » et dans « Molière », je portais comme lui une chemise blanche ample et floue. Des années plus tard, lorsque j'ai joué « Lorenzaccio » dans la cour d'honneur du Palais des Papes, sous la direction d'Otomar Krejca, mon rêve d'identification s'est totalement brisé. J'ai décidé alors d'en rire, et de faire rire les autres. Ma nature d'acteur, Ariane avait raison, s'est révélée dans le comique.

Entre-temps, j'avais découvert que Gérard Philipe, ce dieu vivant sur scène, dans un rond de lumière, n'était pas seul. Il avait derrière lui un roi, Jean Vilar. Bien sûr, Gérard Philipe avait quelque chose de lumineux, il incarnait l'espoir porté par la Libération. Mais s'il reste à jamais le symbole du jeune premier romantique moderne, c'est-à-dire engagé dans son siècle, c'est surtout, je crois, parce qu'il a passé alliance avec Vilar et son idée neuve d'un théâtre pour aujourd'hui ancré dans le classicisme. J'ai retrouvé cette double appartenance – révolution et tradition – au Théâtre du Soleil.

Parfois je pense que, si Gérard Philipe revenait, l'idéologie rampante du théâtre d'aujourd'hui ne lui permettrait pas d'exister. Jean Vilar a mis Gérard Philipe au centre de sa recherche, il lui a permis de nouer avec le public une histoire d'amour fabuleuse, dont les metteurs en scène ne veulent plus. J'ai un peu vécu cette histoire avec Ariane Mnouchkine, puis notre aventure commune a tourné court, et je me suis retrouvé seul. Aujourd'hui, tout narcissisme est interdit à l'acteur sous peine de péché. C'est un peu comme si on empêchait les matadors de cambrier le torse après une belle corrida. Alors tout le monde est une idole, sauf les acteurs de théâtre.

Propos recueillis par Odile Quirot

gratuite. Et, exception faite du fleuret de Fanfan, on ne le verra jamais l'arme au poing. Ses choix au cinéma sont proches de ceux qui le gouvernent au théâtre, chez Vilar : l'essai d'une synthèse entre culture classique et culture de masse. Il participe à de nombreuses adaptations de chefs-d'œuvre de la littérature. Au sein de la critique cinématographique, les débats sont très vifs à l'époque sur la possibilité d'adapter, sans la trahir, la littérature à l'écran. Mais l'importance des enjeux est ailleurs. Les adaptations relèvent aussi du souci de développer les pratiques de la lecture. En 1955, le livre de poche, publié en même temps que le film, sa jaquette illustrée par une photographie du film, diffuse à bas prix l'œuvre à des milliers d'exem-

plaires. Toujours dans cette optique, Gérard Philipe prête son visage à une publicité de la librairie Joseph Gibert. L'affiche, qui le montre l'œil brillant, dévorant un livre à pleines dents, reste à ce jour l'hymne le plus vibrant à l'amour de la lecture.

UN HOMME, PAS UN ANGE

Gérard Philipe eut, entre autres dons, celui d'être star sans subir les habituels débordements de la part du public et des journalistes qu'engendre cette position. Dès 1947 – il a 25 ans et « le Diable au corps » en a fait une « vedette » –, il note : « Je me suis distrait, maintenant je me retrouve et c'est triste. Il faudrait que je trouve les

moyens de combattre ma tristesse. Je ne suis pas triste d'avoir été clown, mais triste de me sentir moins parfait dans d'autres domaines que celui dit "public". » Ces « autres domaines » seront une vie de famille, qu'il bâtit à l'écart des médias, un engagement politique vécu sans ostentation. Loin de décevoir ses admirateurs, cette position de retrait vis-à-vis de sa popularité et ses activités citoyennes contribuèrent à forger l'image du prince, de l'ange. Chromo que sa femme Anne balaya d'un trait de plume : « Un homme, pas un ange ! »

L'ICÔNE

Maria Casarès, qui fut au théâtre et au cinéma sa partenaire privilégiée, surnommait Gérard

Philipe « l'Intouchable » et jugeait que « plus que quiconque il échappait à la nomenclature (2). » On a vanté à pleines pages la beauté hors du commun de Gérard Philipe, sa grâce, son charme, son élégance et tous les attributs d'une séduction que Régis Debray résume en une phrase lapidaire : « Cette belle gueule avait aussi une belle âme. »

Cette exigence qui le guida dans sa vie, sa quête d'unité, ce doute qu'aucun succès ne put jamais apaiser sont autant des traits de cette personnalité qui transparaissent sur ses portraits et donnent à ce beau visage l'intensité qui s'en dégage. Il nous offre le paradoxe d'un visage offert, au regard clair, mais dont les sourires dissimulent mal la nostalgie, et qui reste replié sur son mystère. « J'ai vu un dessin qu'on lui avait demandé de faire pour se définir lui-même : il avait placé un petit bonhomme sur un haut plateau où il y avait un arbre, et, en manière de légende, il avait écrit : "Les pieds sur la terre et la tête dans le ciel" (3). »

C'est ce « petit bonhomme » qui rêvait du ciel sur la terre que nous invitons à découvrir ceux qui ne le connaissent pas.

N. G.

(*) Conservateur général à la BNF, département des arts du spectacle, commissaire de l'exposition Gérard Philipe.

(1) « Gérard Philipe, qui êtes-vous ? », par Dominique Nore, La Manufacture, 1988, p. 31.

(2) In « Gérard Philipe. Souvenirs et témoignages », par Anne Philipe, Gallimard, 1960, p. 80.

(3) Maria Casarès, op. cit.

L'actualité Gérard Philipe

● L'exposition

Bibliothèque nationale de France, 58, rue de Richelieu, Paris-2^e : jusqu'au 25 janvier 2004. Du mardi au samedi, de 10h à 19h, le dimanche de 12h à 19h (5 euros).

● Les films

A partir du 8 octobre, les cinémas Acacias et Reflet-Médicis présentent (3, rue

Champollion, Paris-5^e) une rétrospective. « l'Eternelle Jeunesse », avec 21 des films interprétés par Gérard Philipe, de « l'Idiot » (1946) à « La fièvre monte à El Pao » (1959), en passant par « la Ronde » (1950) et « Montparnasse 19 » (1958).

● Le disque

Un CD est inclus dans le livre-catalogue de l'exposition. Il est composé de documents inédits provenant des collections de la BNF, de l'INA et des archives privées de la famille Philipe.

● Les livres

« Gérard Philipe. Un acteur dans

son temps », ouvrage collectif sous la direction de Gérard Bonal, avec des textes notamment de Georges Banu, Michel del Castillo, Mylène Demongeot, Pierrette Fleutiaux, Bertrand Poirot-Delpech et d'Anne-Marie Philipe, BNF/Seuil, 192 p., 46 euros.

« Gérard Philipe, l'œil et le mot », BNF/Mango-Jeunesse, 44 p., 15 euros. Réédition du récit d'Anne Philipe « le Temps d'un soupir » au Livre de Poche, 159 p., 3 euros.

● A la télévision

« Un homme, pas un ange », un film (52 min) de Michel Viotte et Gérard Bonal diffusé courant octobre sur France 2 et sur France 5.



« La fièvre monte à El Pao »

Sur des Archives

nt p. 115
 1951
 1952
 1953
 1954
 1955
 1956
 1957
 1958
 1959
 1960
 1961
 1962
 1963
 1964
 1965
 1966
 1967
 1968
 1969
 1970
 1971
 1972
 1973
 1974
 1975
 1976
 1977
 1978
 1979
 1980
 1981
 1982
 1983
 1984
 1985
 1986
 1987
 1988
 1989
 1990
 1991
 1992
 1993
 1994
 1995
 1996
 1997
 1998
 1999
 2000
 2001
 2002
 2003
 2004
 2005
 2006
 2007
 2008
 2009
 2010
 2011
 2012
 2013
 2014
 2015
 2016
 2017
 2018
 2019
 2020
 2021
 2022
 2023
 2024
 2025